

## **LE ROMAN PHILOSOPHIQUE DANS LA LITTERATURE CONGOLAISE : UN EFFORT A FOURNIR**

**Par Sébastien SHINDANO MPOYO-E-TAMBWE  
et Simon KAYEMBE MALINDHA TSHIKUTA**

**Université de Lubumbashi.**

L'une des premières déceptions que l'on éprouve lorsqu'on est reçu au département de philosophie, c'est la mise en garde à laquelle on est invité, mise en garde selon laquelle la philosophie n'est pas de la littérature. Pourtant la philosophie se transmet de génération en génération grâce à une certaine forme de littérature.

L'occasion faisant le larron lorsque le département des lettres et civilisation françaises a lancé un appel à communication pour un colloque international sur la littérature négro-africaine postcoloniale, il nous est venu à l'esprit de participer à ce forum pour la simple raison qu'avec les lunettes de philosophe et des littéraires, il est possible de voir certaines dimensions de la littérature qui n'intéressent pas nécessairement le littéraire ou le linguiste. Avec une telle vision des choses, il est possible de s'insérer, dans la totalité, du thème de ce colloque, à savoir : 1960-2004. Bilan et tendances de la littérature négro-africaine.

Sous peine de nous éparpiller, nous avons opté pour un regard sur le genre romanesque particulièrement dans la littérature Congolaise postcoloniale. Cela nous a conduit à formuler notre sujet de communication de la manière suivante : « LE ROMAN PHILOSOPHIQUE DANS LA LITTERATURE CONGOLAISE : UN EFFORT A FOURNIR ».

Dès lors, il convient de préciser que l'intérêt de cette communication est d'aborder le genre romanesque dans la littérature congolaise postcoloniale non seulement dans ses dimensions littéraires et linguistiques mais également dans celle de l'intuition, c'est-à-dire du contenu.

Dans cette perspective, une des méthodes propices pour aborder ce thème nous a semblé être la méthode comparative. Il nous reviendra donc d'effectuer un saut dans le genre romanesque pour y déceler le genre de roman philosophique et de procéder à une comparaison, surtout en fréquence, avec les œuvres de ce genre produites par les Congolais.

Mais la formulation du sujet de cette communication amène tout esprit critique à se poser deux questions fondamentales dont la tentative de réponse constitue, pratiquement, l'ossature de cette réflexion en deux volets à savoir :

1°) Qu'est-ce qu'un roman philosophique ?

2°) Peut-on le déceler également dans la littérature congolaise postcoloniale ?

## I. QU'EST-CE QUE LE ROMAN PHILOSOPHIQUE ?

Faute d'une définition du roman philosophique en genres et catégories, nous nous proposons de découvrir le roman philosophique à travers les exemples. L'un des exemples les plus frappants est celui du roman existentialiste inauguré par Jean Paul Sartre.

Au delà de ses premiers écrits, Sartre se hisse sur la scène à la fois philosophique et littéraire par **La Nausée**, roman qu'il a publié en 1938. L'une des caractéristiques fondamentales de cette œuvre, c'est le fait que l'auteur a eu tendance à battre en brèche l'humanisme qu'il est venu récupérer plus tard dans son article intitulé : « l'existentialisme est un humanisme ». Ainsi, d'après Michel Raymond, « une des intuitions de **La Nausée**, c'est que notre existence ne peut jamais se dérouler sur le mode de l'existence romanesque » (1). En un sens, ajoute Michel Raymond, **La Nausée** marquait peut-être la fin du roman. En effet, précise-t-il encore, **La Nausée** était un grand livre à peine un roman, plutôt le compte rendu d'une expérience philosophique : la découverte d'une existence qui déborde, de toutes parts, l'esprit. Sartre, en même temps dénonçait le romanesque : « quand on vit, il n'arrive rien. Les décors changent, les gens entrent et sortent, voilà tout ».

De la remise en question du romanesque, comme contenu de **La Nausée**, il revient à tout esprit critique de déceler une attitude philosophique, du moins existentialiste qui pose le néant comme fondement et aboutissement de tout. Autrement dit, c'est l'existence qui préoccupe l'homme car, pour reprendre ce qui a été dit, « quand on vit, il n'arrive rien ». Cependant, il est démontré que même après avoir tenté de ruiner le mode romanesque, plus précisément de consacrer peut-être la fin du roman, Sartre revient encore en charge avec **Les Chemins de la liberté**. Cela est une preuve que ce genre littéraire a subsisté à toute tentative de son anéantissement. On a ainsi compté des romans chrétiens, des romans communistes, des romans humanistes. Il y a des romans pittoresques, des romans de ceux qui peignent la société et des romans de ceux qui veulent vider leur sac. « Qu'est-ce – que le roman, en effet, se demande Albert Camus ? » « Si non, répond-il, cet univers où l'action trouve sa forme, où les

mots de la fin sont prononcés, les êtres livrés aux êtres, où toute vie prend le visage du destin”(2).

Tout compte fait, ce qui différencie l’oeuvre de Sartre de différentes sortes de romans évoquées ci- haut, ou des écrits de ses contemporains c’est d’avoir associé avec dextérité l’oeuvre littéraire à la recherche philosophique. Jacques Lecarne ne dit pas autrement lorsqu’il affirme : « Il n’est pas le seul de sa génération à avoir pratiqué alternativement l’écriture littéraire et la recherche philosophique, mais chez lui seulement s’institue entre les deux un lien constant, qui n’est nullement celui de la thèse à illustrer, ou du commentaire explicatif, mais bien cette pluralité de significations qu’ indique Sartre dans une de ces dernières interviews : ‘...ce que j’ai cherché : c’est l’événement qui doit être écrit littérairement et qui, en même temps, doit donner un sens philosophique. La totalité de mon oeuvre, ce sera ça : une oeuvre littéraire qui a un sens philosophique’ » (3). C’est justement cette oeuvre littéraire qui a un sens philosophique que nous qualifions de roman philosophique.

L’oeuvre d’Albert Camus se caractérise, dans son contenu, par la recherche du sens philosophique.

Il aborde la problématique de l’absurde sous plusieurs facettes entre autres le meurtre, la révolte, le suicide...Dans **L’homme révolté** il précise clairement son projet lorsqu’il dit ‘cet essai se propose de poursuivre, devant le meurtre et la révolte, une réflexion commencée autour du suicide et de la notion d’absurde (4). La problématique de la mort, la question de la chaleur ou précisément du climat traversent toute l’oeuvre. Lorsqu’il dit « A Oran comme ailleurs, faute de temps et de réflexion, on est bien obligé de s’aimer sans le savoir » ou encore « ce qui est plus original dans notre ville est la difficulté qu’on peut y trouver à mourir » (5), lorsqu’il définit aussi l’homme révolté comme « un homme qui dit non. Mais... c’est aussi un homme qui dit oui, dès son premier mouvement » (6), Albert Camus se range pratiquement dans la catégorie des producteurs des oeuvres littéraires ayant un sens philosophique.

Simone de Beauvoir (**Les mandarins**), Jean Caprol, (‘ Le Romanesque Lazaréen ‘), les beaux romans poétiques de Julien Grocq sont autant d’oeuvres à ranger dans cette catégorie. La même préoccupation, c’est-à-dire la recherche du sens philosophique dans la production littéraire n’est pas absente de la littérature négro- africaine. Wole Soyinka (**Les interprètes**, 1991), AMADOU KOUROUMA (**Le soleil des indépendances**), Cheick AMIDOU KANE (L’aventure **ambiguë**) en sont des figures remarquables.

En effet, pour n'évoquer spécifiquement que le cas de WOLE SOYINKA, nous lisons à la 4e page de couverture de **Les interprètes** : '' Les interprètes est le livre de l'entrée dans le monde, l'interrogation la plus profonde est celle du sens de la vie inséparable du sentiment de la totalité de l'être où le politique et l'esthétique, l'individuel et le collectif s'équilibrent, où les contradictions s'accordent. La beauté langagière est au service de l'humanisme et l'interprétation prélude à l'action'' (7).

Peut – on relever la même préoccupation dans la littérature congolaise postcoloniale ?

## **II. LE ROMAN PHILOSOPHIQUE DANS LA LITTERATURE CONGOLAISE POSTCOLONIALE.**

Une oeuvre littéraire qui a un sens philosophique, rappelons-le, c'est ce qu'on a appelé roman philosophique. Deux figures de la littérature Congolaise échappent parfois à certaines tentatives de classification. Il s'agit précisément de Valentin YVES MUDIMBE et MBUIL a PANG NGAL. L'un comme l'autre ne se contentent pas seulement de se poser dans des oeuvres purement littéraires mais ils posent réellement des problèmes philosophiques entre autres le problème du changement.

Pour rappel, le problème de la permanence et du changement a dominé la philosophie grecque de l'antiquité. Et la grande question que l'on se posait à l'époque est celle de savoir comment une chose peut changer tout en restant la même. Cette question a été reprise d'une manière ou d'une autre par l'une ou l'autre figure précitée.

### **a. V.Y. MUDIMBE, Entre les eaux, Ed. Présence africaine, Paris, 1973, 184 p.(Roman).**

Loin de nous verser dans l'analyse littéraire du roman de MUDIMBE, nous restons fidèle à notre souci de départ, celui de le considérer dans son intuition, à savoir « la quête exemplaire d'une authenticité humaine dont le monde rend peut-être l'accomplissement impossible » (4e page de couverture). Cette quête de l'authenticité humaine se traduit par la révolte, ici la révolte de Pierre Landu, le héros du roman. Dès les premières lignes du livre, le héros annonce sa révolte contre le crucifix à travers une nouvelle habitude qu'il commence à acquérir c.à.d. en développant des grimaces lorsqu'il voit son crucifix ; il sent l'horreur de la déchéance physique . Et puis le dégoût inavoué sans cause et sans objet, qu'accompagne l'image de ses maîtres de Rome (p.11).

Malgré les conseils et l'insistance de son curé, le Père Howard, Pierre Landu finit par quitter le couvent.

Au maquis, Pierre Landu veut conserver son célibat (la chasteté) et le sentiment d'un homme juste, exempt de culpabilité. Mais Miss Poubelle le persuade qu'il ne comprenait pas qu'il était arrivé dans un milieu des non célibataires. Le comportement de Pierre Landu poussa Miss Poubelle à lui poser la question de savoir s'il était réellement un noir (p.35). Miss Poubelle poussa encore par un ordre, Pierre Landu à achever un soldat ennemi, déjà moribond, cela contre son gré (pp. 40 – 41), c'est-à-dire à tuer malgré son état de prêtre. Pierre Landu révèle les raisons de sa révolte à savoir le renversement des valeurs : « Dans ce milieu où toutes les valeurs sont renversées, cette fille presque illettrée est mon chef » , dit-il (p. 50). **Entre les eaux** de Mudimbe rappelle **l'Etranger** et **la Chute** d'Albert Camus par le malentendu qui subsiste entre les interlocuteurs. Mesault, dans **l'Etranger**, développe un discours ambigu lors de sa conversation avec le concierge à l'occasion de l'enterrement de sa mère (pp. 12 – 13). En effet, Mesault ne sait même pas pourquoi il a refusé que ce dernier l'aide à lui montrer le corps de sa mère alors qu'il est venu pour l'enterrement de celle-ci. Lisons ce passage indicatif de cette ambiguïté : « à ce moment le concierge est entré derrière mon dos. Il avait dû courir. Il a bégayé un peu : « on l'a couverte, mais je dois dévisser la bière pour que vous puissiez la voir. » il approchait de la bière quand je l'ai arrêté. Il m'a dit : « vous ne voulez pas ? » J'ai répondu : « Non. » Il s'est interrompu et j'étais gêné parce que je sentais que je n'aurais pas dû dire cela. Au bout d'un moment, il m'a regardé et il m'a demandé, « Pourquoi ? » mais sans reproche, comme s'il s'informait. J'ai dit : « je ne sais pas » Alors, tortillant sa moustache blanche, il a déclaré sans me regarder : « je comprends. » (pp. 12 – 13). Dans **la Chute**, devant le juge d'instruction, malgré les conseils de son avocat qu'il n'a même pas sollicité, le héros s'acharne à dire la vérité alors qu'il pouvait alléger sa peine en acceptant les conseils de son avocat. « Dès lors, puisque nous sommes toujours juges, nous sommes tous coupables des uns devant les autres, tous christes à notre vilaine manière, à être crucifiés et toujours sans savoir » (p. 126), se justifie-t-il. « Je comprends », dire « Non », dire « Oui » sans raison sont des indicatifs du malentendu ou de l'ambiguïté qui caractérise l'oeuvre de Mudimbe comme signalé ci – haut. Ce sont également des constantes du roman existentialiste inauguré par Jean Paul Sartre qui, dans **Les Mots**, a soulevé le problème de son propre changement. « Je fus sauvé par mon Grand-père, il me jeta sans le vouloir dans une imposture nouvelle qui changea ma vie » (8), dit-il. Il confirme ce changement par cette déclaration ouverte : « J'ai changé » (9). Et le passage suivant le confirme davantage :

« L'athéisme est une entreprise cruelle et de longue haleine ; je crois l'avoir menée jusqu'au bout. Je vois clair, je suis désabusé, je connais mes vraies tâches, je mérite sûrement un prix de civisme ; depuis à peu près dix ans je suis un homme qui s'éveille, guéri d'une longue, amère et douce folie et qui n'en revient pas et qui ne peut se rappeler sans rire ses anciens errements et qui ne sait plus que faire de sa vie. Je suis redevenu le voyageur sans billet que j'étais à sept ans : le contrôleur est entré dans mon compartiment, il me regarde, moins sévère qu'autrefois ; en fait il ne demande qu'à s'en aller, qu'à me laisser finir le voyage en paix ; que je lui donne une excuse valable, n'importe laquelle, il s'en contentera » (10).

La quête du changement de mentalité, est ce qui caractérise aussi l'oeuvre de Mbuil a Mpang Ngal.

**b) MBUIL a MPANG NGAL, Giambatista VIKO ou “le viol du discours africain »**  
(Récit).

Un survol de la première partie de **Giambatista VIKO** rappelle les préoccupations de Parménide en rapport avec la question du changement et de la permanence. « On ne se lave pas deux fois dans un même fleuve », disait Parménide pour contester la permanence. NGAL reprend cette discussion lorsqu'un des personnages de son roman, en traversant le fleuve par pirogue, rappela à ses coéquipiers en pointant de doigt l'endroit où s'étaient noyés ses grands parents et qu'on lui rétorqua que ce n'était plus cet endroit.

De même l'auteur se ressource dans la psychanalyse en rappelant Freud dans l'idée du subconscient lorsqu'il évoque, en persuadant ses interlocuteurs, l'idée selon laquelle « il existe une vie souterraine en nous » (p.12).

L'intuition fondamentale de ce roman est la révision des mentalités. Ce projet est dévoilé explicitement dans le dernier paragraphe de la première partie du roman où Giambatista s'adresse à ses collègues de la manière suivante : « Il nous faut, chers éminents collègues, cher Olibrinus, réviser nos valeurs, notre échelle de valeurs mais, avant cela, nos concepts. Des concepts sûrs et acceptés par tous, voilà la plate forme comme qui doit accueillir tout dialogue » (p. 26).

Comme chez Mudimbe, l'oeuvre de NGAL se révèle comme un appel à la révolte. Or, disait Albert Camus, « dans toute révolte se découvrent l'exigence métaphysique de l'unité, l'impossibilité de s'en saisir, et la fabrication d'un univers de remplacement. La révolte, de ce point de vue, est fabricatrice d'univers » (11). Cependant, chez Mudimbe comme chez Ngal la

révolte se solde par l'échec dans la mesure où Pierre Landu comme Giambatista VIKO finissent leurs aventures l'un dans un couvent, loin des hommes, voué à une vie de rites et de prières que la foi ne transfigure pas et l'autre dans des sanctuaires initiatiques (Cfr. 4e page de couverture **Entre les eaux** et **Giambatista VIKO** ». C'est justement cette absurdité et cette ambiguïté qui caractérisent le roman existentialiste. C'est exactement à cause de ces constantes que les deux figures sous examen échappent à la classification des productions littéraires postcoloniales en roman populaire, roman élitiste, roman intermédiaire, le baroque...

### c) Au-delà du contenu.

«Seul le discours intérieur à l'Afrique pourra libérer le mien, enchaîné par un des sophismes dont seuls les occidentaux ont l'art », déclare Giambatista VIKO pendant qu'il persuade en ces termes : « j'ai toujours cru que l'écriture apportait une singulière réponse à l'existence » (12).

Cette écriture à laquelle Ngal et Mudimbe recourent à travers un discours à la fois ambigu et cohérent ne reflète ni le roman populaire, ni le roman dit élitiste, encore moins le roman intermédiaire ou le baroque. C'est une écriture qui s'apparente plus à l'écriture humaniste, autrement dit un discours de tendance universelle. Dans cette perspective, les critiques littéraires sont invités à considérer la dimension philosophique dans la tentative de classification des oeuvres littéraires Négro - Africaines post – coloniales.

De cette manière, l'oeuvre de MUDIMBE et celle de NGAL seront considérées comme des romans philosophiques dans la mesure où ce sont des oeuvres littéraires qui cherchent un sens philosophique. Toutefois, tout en reconnaissant que le roman philosophique existe dans la littérature congolaise post- coloniale, ce genre littéraire n'est pas aussi développé comme il l'est chez les humanistes occidentaux.

## CONCLUSION

Comment résoudre le malaise qu'éprouvent les critiques littéraires en présence de l'écriture de MUDIMBE et celle de NGAL en ce qui concerne leur classification ? Une question qui trouve une lueur de solution lorsqu'on considère cette écriture comme relevant du roman philosophique. L'on a remarqué, à travers cette communication, que le roman philosophique s'apparente à une œuvre littéraire qui a un sens philosophique. Œuvre littéraire bien illustrée par le roman existentialiste, le roman philosophique est attesté dans la littérature congolaise post- coloniale, même si à une fréquence qui n'approche pas celle du roman existentialiste. A cet effet, il est recommandé aux hommes de lettres congolais de fournir un effort pour aborder ce genre littéraire.

**NOTES BIBLIOGRAPHIQUES**

- (1) Michel Raymond, « Roman », in **Encyclopaedia Universalis**, corpus 16, 1998, p. 38.
- (2) Albert Camus, **L'homme révolté**, Gallimard, Paris, 1951, p. 324.
- (3) Jacques Lecarne, « SARTRE (Jean – Paul) », in **Encyclopaedia Universalis**, corpus 16, 1998, p.422.
- (4) Albert Camus, **Op. Cit.**, p. 15.
- (5) Idem, **La peste**, Gallimard, 1947, pp. 6 – 7.
- (6) Cf. Idem, **L'homme révolté**, p. 25.
- (7) WOLE SOYINKA, **Les Interprètes**, traduction de Etienne Galle, Présence Africaine, Paris, 1991, 4e page de couverture.
- (8) Jean - Paul Sartre, **Les Mots**, Gallimard, Paris, 1964, p. 111.
- (9) **Ibidem**, p. 210.
- (10) **Ibidem**, p. 211.
- (11) Albert Camus, **L'homme révolté**, p. 316.
- (12) Mbuil a Mpang Ngal, **Giambatista VIKO ou le viol du discours africain**, p. 12.

